

la tendresse de leurs parents, qui dure encore au déclin de leur vie, et qu'ils espèrent bien égaler un jour : leur ambition ne va point au delà. Heureux, mille fois heureux amants ! tout leur avenir se compose des biens dont ils jouissent et des sentiments dont ils sont animés.

## CHAPITRE XXII.

### DE LA CIVILISATION DES CAMPAGNES PAR LES FEMMES. SUITE DU MÊME SUJET, DÉDIÉ AUX DAMES CHATELAINES ET A TOUS LES MAIRES ET CURÉS DE VILLAGE.

Cependant la mère de toute la famille prépare un repas simple à son époux et à ses chers enfants, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée. Elle a soin de traire ses vaches et ses brebis, et on voit couler des ruisseaux de lait. Elle fait un grand feu autour duquel toute la famille innocente et paisible prend plaisir à chanter tout le soir en attendant le sommeil.

(FÉNÉLON, *Télémaque*, liv. X.)

L'ignorance des paysans, leur grossièreté et leur misère sont peu favorables à l'idylle. Aussi le tableau que nous venons d'esquisser se rencontre-t-il rarement dans nos campagnes. Je l'y ai vu toutefois, mais au sein de quelques hameaux privilégiés où s'accomplissait la loi civilisatrice du partage du globe, et où par le seul effet de cette loi les femmes étaient re-devenues belles. Alors tout s'était adouci, la vie, les mœurs et le travail.

Le grand malheur de nos villages, c'est la dégradation des femmes par les travaux qui appartiennent aux hommes. Dans leur première enfance elles conduisent les troupeaux et font la moisson. Jeunes



filles, un instinct de coquetterie et les prévisions de leur mère les éloignent des rudes fatigues de la culture; mais aussitôt mariées, tout change : elles abandonnent la maison et suivent leur mari dans les champs. Vous les voyez courbées vers la terre comme des manœuvres, ou chargées de fardeaux énormes comme des bêtes de somme. Il y a des contrées en France; je ne dis pas en Afrique, où on les attelle à la charrue avec le bœuf et l'âne. Dès lors leur peau se ride, leur visage se charbonne, leurs traits s'hommassent, et elles tombent dans une décrépitude anticipée plus hideuse que celle de la vieillesse. Mais pendant qu'elles font les travaux des hommes, les travaux des femmes, ces travaux qui adoucissent tous les autres, restent inconnus ou négligés. Rien de plus sale, de plus malsain que l'intérieur d'une chaumière. Souvent les poules, les canards, les pourceaux s'y disputent le sol humide. La porte plonge dans la boue, et les fenêtres, quand il y en a, s'ouvrent sur le fumier. C'est cependant là, dans un trou fangeux comme la hutte d'un sauvage, au milieu des grognements des animaux et de leurs émanations fétides, que chaque soir deux êtres humains, le mâle et la femelle, viennent se reposer de leurs fatigues. Là personne ne les accueille, là rien ne flatte leurs regards; la table est vide et le foyer glacé. Là, enfin, d'autres travaux attendent la femme, et avant de songer au souper du mari et aux soins des enfants elle doit songer aux soins de l'écurie et au souper des bestiaux.

Quelle différence cependant si, abandonnant à

l'homme les durs travaux de la terre, et bornant les siens à l'intérieur de la maison, la femme, dans sa gracieuse prévoyance, avait tout préparé pour l'heure du retour ! La flamme brillerait au foyer. Sur une table polie de sa main, fumeraient à la fois la soupe au quartier de lard et les hautes pyramides de châtaignes ou de pommes de terre entr'ouvertes et brûlantes. La bonne ménagère ne s'offrirait à son mari qu'au milieu de l'abondance et environnée de la troupe riante de ses petits enfants. Ainsi une vie douce et facile devrait être la vie naturelle du villageois. Mais rien ne lui donne l'idée de ce bonheur; il ignore le bien-être, le charme des caresses, et jusqu'à la puissance de l'amour. Ses enfants tremblent devant lui, sa femme redoute la vigueur de son bras. Adversaire et non protecteur de ces êtres si faibles, il ne connaît de loi que la force. La dernière raison du paysan, dans sa cabane comme aux champs, c'est la pesanteur de son poing.

Et si l'on nous demande des exemples, nous citerons des provinces entières, les plus riches comme les plus pauvres de la France : le Périgord, où les femmes croupissent dans un état de saleté et d'abjection qui réagit sur toute la famille; la Picardie et le Limousin, où, repoussées au dernier rang comme une race inférieure, elles servent leur mari à table, sans jamais prendre place à son côté; la Bresse, où elles sont manœuvres, bêtes de somme et de labour; la basse Bretagne enfin, où l'homme, la femme et les enfants, réduits à l'état presque sauvage, vivent pêle-mêle dans le même bouge, mangent le blé noir



dans la même auge avec leurs moutons et leurs pourceaux. Partout l'abaissement de la femme est la preuve de l'abrutissement de l'homme, et partout l'abrutissement de l'homme est la réaction de l'abaissement de la femme. Ne leur offrez pas le bien-être, ils le repousseraient comme chose étrange ou inutile ! Pour désirer le bien-être, il faudrait le comprendre, et les siècles ont passé sur leurs cabanes sans y laisser d'autres pensées que celles du travail et de la misère.

Dans la Suisse italienne, aux portes de la France, les femmes n'ont pas un meilleur sort. « Un paysan de ces bailliages, dit M. de Bonstetten, à qui je demandais pourquoi on ne tenait pas des ânes dans son pays, me prouva sérieusement qu'une femme travaillait plus et beaucoup mieux qu'un âne. En effet, dans la Suisse italienne, les femmes ne sont que les bêtes de somme de leurs maris. J'ai connu des maisons où le mari ne mangeait point avec sa femme, mais se faisait servir par elle à ses repas, après quoi la mère de famille allait se nourrir avec ses enfants de ce que le père n'avait pas dévoré<sup>1</sup>. » Ne semble-t-il pas lire une page de l'histoire des Cafres et des Hottentots ?

Telle est la situation des campagnes dans presque toute l'Europe civilisée : ce sont là les idylles et les bucoliques des peuples qui s'imaginent suivre l'Évangile. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que ces spectacles frappent nos yeux sans les blesser, notre

<sup>1</sup> *Pensées sur divers objets de bien public*, p. 240.

âme sans l'attendrir. Le temps nous en a fait une habitude, et l'habitude nous en dérobe la pitié. Pauvres gens, nous les voyons si peu sensibles à leur propre misère, qu'il ne nous vient pas même à la pensée de les soulager. On dirait une autre espèce, une espèce inférieure placée là de toute éternité pour défricher la terre, porter ses fruits à la ville, ses moissons dans nos greniers, et recevoir de nous le mépris et quelques pièces de monnaie en échange du pain qu'elle nous donne.

Deux moyens bien simples s'offrent cependant d'améliorer le sort des pauvres habitants des campagnes. Le premier, c'est d'établir une institution primaire un peu large, spéciale aux jeunes filles, et qui leur permette un jour de diriger les affaires intérieures de la maison, et d'instruire elles-mêmes leurs enfants. Établir au village la supériorité intellectuelle des femmes sur les hommes, même passagèrement, c'est rendre aux femmes leur influence, cette influence vivifiante qui enrichit les chaumières et qui civilise les peuples.

Aussi avons-nous dit, au commencement de cet ouvrage, que toutes nos lois d'instruction primaire étaient insuffisantes, parce qu'elles ne fondaient pas, avant tout et de préférence à tout, des écoles pour les jeunes filles. Jamais l'instruction ne jettera de profondes racines dans les campagnes, si elle n'arrive aux enfants par les mères, et aux hommes par les femmes. L'instituteur public n'est qu'un instrument aride qui fait répéter l'alphabet ; la mère



de famille est une puissance morale qui féconde la pensée, en même temps qu'elle ouvre les cœurs à l'amour et les âmes à la charité.

Le second moyen, suite nécessaire du premier, consiste à rendre aux femmes de village les occupations de leur sexe, à revenir à la loi de la nature. Ce changement si simple est une révolution complète. En reprenant ses travaux, la femme recouvre sa beauté; en recouvrant sa beauté, elle reprend son pouvoir. Occupée de choses moins grossières, ses goûts s'épurent, ses manières s'adoucissent; elle recherche la propreté, elle comprend le bien-être, et il vient un jour où toutes ses pensées, tous ses désirs arrivent au cœur de son mari. La délicatesse de la femme est le plus puissant ennemi de la barbarie de l'homme.

On dira peut-être qu'arracher les femmes aux rudes travaux de la terre, c'est ruiner le laboureur. Nous répondrons, nous, que, bien loin de le ruiner, nous pensons à l'enrichir. Certes, les occupations de la chaumière ne sont ni moins nombreuses ni moins fécondes que celles des champs; s'il faut des bras vigoureux pour manier la pioche, il faut des mains soigneuses pour recevoir les moissons, cueillir les fruits, avoir soin des bestiaux, préparer les laitages, filer la laine et le lin, et entretenir partout l'ordre et la propreté. La terre ne produit que sous le soc qui la déchire; la maison ne prospère que sous la sagesse qui la conduit. Or, dans toute maison où la femme se livre aux travaux de l'homme,

les travaux de la femme restent à faire, c'est-à-dire qu'aucune lumière du cœur, aucune inspiration morale ne viennent se mêler aux habitudes de la vie matérielle, les serviteurs sont sans guides, les maris sans conseils, et les enfants oubliés.

Lorsque Salomon veut peindre la prospérité d'une maison, ce ne sont pas les travaux de l'homme, mais les douces influences de la femme qui lui reviennent à la pensée: c'est le sujet même de son tableau. A la femme il attribue toutes les faveurs de la fortune, et jusqu'à la sagesse qui fait honorer son mari. Il la montre veillant sur les pas des siens, et se levant la nuit pour distribuer la laine à ses servantes. La raison s'exprime par sa bouche, l'indulgence repose sur ses lèvres, et jamais on ne la voit manger son pain dans l'oisiveté. Aussi ses serviteurs la respectent, les malheureux la bénissent; et lorsqu'elle paraît revêtue de force et de beauté, ses fils se lèvent et l'appellent bienheureuse, et son mari, joignant ses éloges, aux leurs, lui dit: « Beaucoup de femmes ont enrichi leur famille, mais vous les avez toutes surpassées par l'ordre et la sagesse qui règnent dans votre maison. » La récompense de la femme forte dans la Bible, c'est le respect de ses enfants, l'amour de son mari, et les hommages de tout ce qui l'environne.

Voilà les sentiments qui doivent ressortir de la civilisation des campagnes. Que le législateur les fasse naître, et bientôt nous admirerons dans les chaumières les mêmes vertus qui, du temps de Salomon, faisaient les délices du palais des rois.



Toutefois il ne faut pas croire que notre intention soit de ne laisser aux femmes aucune part dans le ménage des champs. Il est des travaux préparés pour leurs mains, et la récolte des légumes, la culture des fruits peuvent se mêler agréablement aux soins journaliers de la maison. Ces travaux ne sont ni les moins utiles, ni les moins lucratifs : la nature y a placé le commencement de toute civilisation, et, pour nous y appeler, elle en a fait une source de richesses. Voyez Thomery et Montreuil ! c'étaient autrefois deux pauvres villages dont les grossiers habitants languissaient dans la misère ; ils en sont sortis par la culture d'un fruit confiée aux femmes. Le sol de Thomery se compose de quatre cents arpents d'arides carrières, connues, du temps de Henri IV, sous le nom des *Effondrés*. En lui donnant le raisin on lui a fait produire un million. Il n'y a peut-être pas sur le globe de contrée plus intéressante, de village plus charmant et plus digne des regards du législateur. C'est une petite république agricole qui vit comme une grande famille, et dont tous les habitants sont riches, laborieux et heureux. Les travaux des femmes y sont légers : effeuiller la vigne pour laisser passer le soleil, éclaircir les grappes en détachant les grains avariés, couper le fruit sans le défleurir, et lorsque vient le moment de la vente, préparer la fougère qui doit envelopper et parfumer le raisin. Toutes ces choses demandent de la délicatesse et des soins dont les femmes seules sont capables. L'art de parer les paniers, c'est-à-dire d'emballer le raisin, forme à lui seul une science complète : les

jeunes filles qui le possèdent sont très-recherchées des jeunes gens, et ce talent supplée quelquefois à la richesse de la dot. L'hiver, les femmes s'occupent de leur fruitier, où, à côté des chasselas qu'elles conservent, on voit des rangées innombrables de pommes et de poires que leurs maris vont acheter en Auvergne, et dont le commerce leur apporte de grands bénéfices. Voilà comment les villageois de Thomery ont passé de la misère au bien-être, de la barbarie à la civilisation, par la culture d'un fruit et l'influence toute-puissante des femmes rendues à leurs travaux naturels <sup>1</sup>.

L'histoire de Montreuil offre un intérêt plus vif encore. Ce n'était sous Louis XIII qu'un misérable village, où l'on rencontrait çà et là quelques-uns de ces animaux farouches, peints par la Bruyère, noirs et livides, toujours courbés vers la terre, et qui, lorsqu'ils se lèvent sur leurs pieds, montrent une face humaine <sup>2</sup>. Aujourd'hui ce même village s'est transformé en un riche bourg, peuplé de quatre ou cinq mille âmes ; et tous ses habitants, hommes et femmes, jeunes et vieux, l'été et l'hiver, sont occupés de la culture du pêcher, dont, pendant trois mois, ils versent sur nos tables les fruits brillants et

<sup>1</sup> Non loin de Thomery, on trouve une paroisse assez considérable, nommée Champagne : là les femmes reprennent les durs travaux de la terre, qu'elles partagent avec les hommes ; dès lors la grossièreté et la saleté disparaissent, les mœurs se dégradent, les enfants ne sont plus soignés. On les voit courir dans les champs couverts de lambeaux ; quelques-uns mendient. Vous vous croyez à cent lieues de Thomery : la Seine seule sépare les deux villages.

<sup>2</sup> *Caractères*, ch. xi.



savoureux. Ce fut un pauvre chevalier de Saint-Louis, nommé Girardot, qui introduisit cette culture à Montreuil. Après de longues années de services, il sollicitait à Versailles une pension qui ne lui fut jamais donnée. Souvent le cœur navré de tristesse, il quittait les antichambres et descendait dans les beaux potagers créés par la Quintinie. Ce jardinier célèbre aimait à communiquer son art. Il remarqua le vieux chevalier, prit plaisir à son entretien, devina sa détresse, et, pour le distraire, mit dans ses mains les outils du jardinage, comme il avait fait au grand Condé et à Louis XIV. A cette époque il s'occupait à perfectionner le pêcher, et, par les secrets d'une culture nouvelle, il donnait à ses fruits le parfum et le coloris velouté des plus belles fleurs. Heureux de ce premier succès, il venait d'inventer ces petits murs faits pour les espaliers, et qui, placés à peu de distance les uns des autres, multiplient le terrain et doublent la chaleur en se la renvoyant. Cette invention qui concentrait les rayons du soleil frappa vivement Girardot; il résolut de la porter à Bagnolet, près de Montreuil, où il possédait un petit manoir et trois arpents et demi de terre. Ce fut une noble et généreuse résolution qui le délivra de tous ses soucis; mais il était loin alors d'en prévoir les plus beaux résultats. Pour changer les mœurs d'un village, il ne faut souvent que changer sa culture: celle-ci fit sa révolution; elle arracha les femmes aux rudes travaux des champs. Au lieu de la bêche et de la houe, elle glissa dans leurs mains des corbeilles de fruits. Alors la

grossièreté disparut avec la misère. A la place des terres incultes et malsaines, on ne vit plus qu'une suite de riants jardins. Les petits murs à la Montreuil et leurs riches espaliers avaient civilisé le pays.

Ainsi se sont successivement transformés plusieurs pauvres villages voisins de la capitale, et dont ce voisinage rendait la transformation plus facile. Et cependant les mêmes effets peuvent s'obtenir par les mêmes moyens dans les contrées les plus âpres et les plus isolées: témoin le Vivarais d'autrefois et le Vivarais d'aujourd'hui. Aux sommets de ses montagnes volcaniques, dans les entrailles de ses volcans, sur des torrents de laves sans culture et presque sans végétation, on voyait encore, il y a peu d'années, les restes de quelques peuplades à demi sauvages, dont la grossièreté et la férocité rappelaient les mœurs des vieux clans de l'Écosse. Ces peuplades ne marchaient qu'armées, et leur misère était si grande que la religion même n'avait pu les adoucir. Tous les dimanches on les voyait sortir de leurs maisons avec leurs habits de laine noirâtre semblables à ceux des Corses, de gros sabots, épais de plusieurs pouces, et le fusil sur l'épaule. Ainsi équipés, ils allaient à l'église, déposaient leurs armes à la porte; puis, après avoir prié dans un profond recueillement, ils reprenaient leurs fusils et se rendaient à la taverne. Là, dit un voyageur qui les visita vers la fin du dernier siècle<sup>1</sup>, une

<sup>1</sup> Faujas de Saint-Fond, *Volcans éteints du Vivarais*, vol. infolio, p. 319.



joie féroce succède soudain à la prière et à la com-  
punction : je les ai vus trente à table, chacun un pis-  
tolet à côté de soi, se disputant, criant et se livrant à  
des orgies qui finissent toujours par le meurtre de  
quelques-uns d'entre eux.

Telle était la situation de quelques parties du haut  
Vivarais en 1770. Aujourd'hui tout est changé. Plus  
d'hommes armés, plus de sauvages, plus d'homici-  
des ; mais aussi plus de terres en friche, plus de mi-  
sère, plus d'isolement. Des chemins faciles se dérou-  
lent sur toutes les montagnes, de riches villages  
s'élèvent sur les débris des plus misérables ha-  
meaux. Partout vous trouvez l'aisance à la place de  
l'indigence, l'humanité à la place de la barbarie :  
les hommes sont fiers et vigoureux, les femmes sont  
belles et laborieuses ; des jeunes filles aux yeux  
noirs, aux mains délicates, des troupes d'enfants à  
la figure riante, apparaissent à la porte de toutes les  
chaumières. On dirait un nouveau peuple ; ce n'est  
cependant qu'une nouvelle génération née à l'abri  
d'un arbre inconnu des générations anciennes.

Cet arbre, c'est le mûrier. Pour opérer tant de  
prodiges, il a suffi de la culture d'un végétal et de  
l'éducation de sa chenille. Il faut voir le pays dont  
ils ont changé le destin. Ces coulées de laves rouges  
et noires, ces fleuves de cendre, ces chaussées des  
Géants semblables à celles d'Irlande, ces masses ba-  
saltiques qui encaissent les torrents et couronnent  
les montagnes, c'est là tout le sol du Vivarais. En face  
de la petite ville d'Aubenas, trois rangs de montagnes

s'élèvent en amphithéâtre, comme de larges gradins,  
jusqu'aux Cévennes qui les terminent. Tout le pays a  
brûlé ; et si les volcans se rallumaient, Aubenas ver-  
rait autour de lui soixante montagnes flamboyantes.

Eh bien ! ces montagnes, longtemps stériles, sont  
aujourd'hui plantées jusqu'à leurs sommets ; ces  
plaines, longtemps incultes, sont aujourd'hui vertes  
et fécondes : chaque village a ses plantations ; les vil-  
les mêmes apparaissent comme des corbeilles de  
verdure. Aubenas est une charmante colline cou-  
verte de maisons, au milieu d'une prairie couverte  
de mûriers. Le mûrier est partout ; on le croirait in-  
digène, tant il se multiplie facilement. Lorsqu'on  
monte la côte de Villeneuve-de-Berg, et qu'on arrive  
à la cime du mont, un large plateau se déploie, et  
des rochers qui ne tiennent pas au sol le couvrent  
dans toute son étendue : c'est comme une pluie  
d'aérolithes tombés du ciel ; il y en a de plus gros  
que des maisons. Savoir comment ils ont été appor-  
tés là est une chose impossible, car aucune monta-  
gne ne domine ; on dirait les pierres levées de Car-  
nac, mais par milliers, mais innombrables. Nous  
disons impossible, à moins que cette montagne n'ait  
été soulevée avec toutes les pierres qui la couron-  
nent. Eh bien ! au milieu de ce chaos, vous trouvez  
encore le mûrier. Après avoir fécondé les volcans, il  
vient féconder les cailloux : les espaces les plus  
étroits portent leur arbre.

Ainsi s'est transformé le Vivarais. Une culture  
nouvelle a changé le sort des femmes, et par les fem-  
mes s'est adoucie la brutalité des hommes. Voulez-



vous civiliser un pays, donnez-lui une plante utile aux pays voisins, d'une culture aisée, et qui puisse occuper les femmes dans leurs maisons. Avec cette plante vient le commerce, avec le commerce viennent les chemins, avec les chemins viennent les idées. Le commerce enrichit, les chemins civilisent. Nous avons inutilement cherché à Thuyé ces hommes à demi sauvages qui allaient armés à l'église et au cabaret, et dont Faujas de Saint-Fond a fait une peinture si pittoresque et si terrible. Alors il n'y avait pas de chemins : aujourd'hui, une route superbe court sur les bords de la montagne, qu'elle environne de sa triple ceinture. Des forêts de mûriers se déploient sur tous les versants, du haut en bas, à perte de vue. Il y en a jusque dans les cendres rouges de la Gravène, jusque dans les abîmes de la Gueule d'Enfer. C'est à travers ces forêts verdoyantes qu'on arrive à Thuyé. La première maison qu'on aperçoit en entrant dans le village est une maison de luxe, environnée d'un fort beau parc ; la seconde est une école primaire, et la troisième une auberge. Ces monts, jadis habités par des paysans féroces, et où l'on ne pénétrait qu'avec frayeur, sont devenus un lieu de plaisance pour les habitants des villes. Les voyageurs y trouvent un abri, et les enfants y reçoivent de l'instruction. C'est cependant un arbre qui a fait tout cela !

Un arbre, un homme et les femmes ! car les bienfaits de la nature n'apparaissent pas de suite à tous les yeux ; il faut l'intelligence du génie pour les dé-

couvrir, et le travail des masses pour les propager. Olivier de Serres, l'illustre auteur du *Théâtre d'agriculture et Mesnage des champs*, fut l'homme de génie. C'est dans sa terre de Pradel, à une lieue de Ville-neuve-de-Berg, que furent plantés par ses soins les premiers mûriers qu'on ait vus dans le Vivarais<sup>1</sup>. Henri IV, qui entendit parler de ses succès, lui écrivit, et lui demanda des plants<sup>2</sup> de cet arbre, afin, disait-il à Sully, d'ôter l'oisiveté parmi mes peuples. Sa demande fut entendue : vingt mille mûriers sortirent aussitôt des pépinières de Pradel, et leur destination fut royale. Pour donner un grand exemple à la France, le bon roi les fit planter sous ses yeux dans son jardin des Tuileries. Certes, c'est une belle page de notre histoire que cette correspondance d'un roi et d'un agriculteur, du père du peuple et du bienfaiteur du Vivarais, pour un arbre. On peut en chercher les détails dans la préface du *Théâtre d'agriculture*, et dans les *Mémoires de Sully*. Comme il ne s'agissait ni de batailles ni de victoires, les écrivains modernes ont gardé le silence, n'ayant rien trouvé là d'assez dramatique pour la postérité.

L'ancienne habitation d'Olivier de Serres existe encore. C'est une maison modeste et sans luxe, pla-

<sup>1</sup> Préface du *Théâtre d'agriculture et Mesnage des champs*.

<sup>2</sup> Le premier mûrier, apporté d'Italie en France, fut planté dans le village d'Allan, à une lieue de Montélimart, vers l'an 1500. Il existait encore en 1802 ; son tronc était séparé en trois parties, et ses branches caduques se couvraient encore chaque printemps de feuilles et de fruits. C'est le père de tous les mûriers qui couvrent aujourd'hui le sol de la France.



cée, comme toutes les maisons du pays, au milieu d'un champ de mûriers. Ses fenêtres s'ouvrent sur des plaines et des collines également plantées de mûriers. Voilà son parc et son jardin, le parc seigneurial de Pradel. On pourrait dire qu'il n'y en a ni de plus vaste ni de plus magnifique, puisque les forêts qui en sont sorties se touchent et se déroulent sans interruption pendant plus de vingt lieues. L'arbre a mis deux siècles à envahir les vallées et les montagnes, à y former cette inscription vivante qui doit éternellement raconter les bienfaits d'un grand homme.

Il y a quatre ans, comme nous parcourions ces contrées, un paysan qui nous servait de guide, s'arrêtant à la porte du Pradel, nous raconta qu'en 1815, ayant montré cette maison à deux Anglais qui se rendaient aux eaux de Vals, tous deux se mirent à genoux sur le seuil, comme ils auraient fait au parvis d'un temple saint, honorant par cette action touchante celui qui avait civilisé le pays. Lorsqu'on songe aux préjugés nationaux qui nous séparaient alors de l'Angleterre, on sent toute la valeur d'un tel hommage : c'est un privilège des bienfaiteurs des hommes de rétablir, par l'admiration, la fraternité du genre humain.

Mais le fait le plus curieux, et qui met dans tout son jour la gloire d'Olivier de Serres, c'est la situation des pays voisins. Lorsqu'on arrive au sommet de la montagne qui sépare Thuyé de la Narse, on

trouve une vaste forêt de sapins, sombre rideau tiré aux limites des deux contrées, le Vivarais et le Velay. Là, sous un âpre climat, expire l'arbre qui donne la soie ; on entre dans un nouveau pays : les montagnes sont nues, les terres mal cultivées ; plus de rians vergers, plus de plantations verdoyantes, plus de doux travaux pour les femmes, de feuilles à recueillir, d'insectes à soigner. Dès lors tout change, la beauté physique et la beauté morale disparaissent en même temps. Les femmes, écrasées sous les travaux des hommes, vieillissent avant l'âge ; les hommes sont rudes et grossiers, les enfants laids et méchants : on dirait une autre race. Il n'y a cependant qu'un arbre de moins dans le pays !

Nous ne citerons pas d'autres exemples : ceux qu'on vient de lire ont dû fixer l'attention ; ils ouvrent des routes nouvelles à la bienfaisance et à l'humanité. Résumant donc les principaux points traités dans ce chapitre, nous dirons :

Que la grossièreté et la misère de presque tous les habitants de la campagne sont une honte pour le monde civilisé ;

Que le meilleur moyen de faire cesser cette barbarie est de rendre aux femmes les occupations de leur sexe ;

Que rendre aux femmes les occupations de leur sexe, c'est, en d'autres termes, prolonger leur vie, leur jeunesse, leur beauté ; c'est rentrer sous les lois de la simple humanité : suivant cette remarque de Buffon, que les femmes de campagne vieillissent plus vite, et meurent aussi en plus grand nombre



que les hommes, à cause des rudes travaux dont on les accable ;

Que les travaux habituels de la femme doivent se concentrer dans les soins de la maison et l'éducation des enfants ;

Enfin que l'adoucissement du sort des femmes de campagne est le commencement de toute civilisation, et qu'on peut y arriver de deux manières : dans la maison, par les occupations de la maison ; et dans les champs, par la découverte d'une plante ou la culture d'un fruit. Dès lors rien de plus facile que cette œuvre de régénération ; toutes les âmes y sont appelées : car les plantes utiles sont nombreuses ; il y en a pour tous les sites et pour tous les climats. Qui pourrait craindre de ne pas trouver celle qui convient à son vallon ou à sa montagne, lorsque la Providence nous envoie, du fond de la Perse, de l'Arabie et de la Chine, le pêcher, la vigne et le mûrier, non pas seulement pour enrichir de grands royaumes, mais pour civiliser de pauvres villages auxquels les rois de la terre n'avaient jamais songé ?

## CHAPITRE XXIII.

### UNE UTOPIE RÉALISÉE.

La vraie grandeur d'un État tient aux soins que le gouvernement prend d'élever les âmes et d'inspirer les pensées généreuses au lieu d'un vil servage.

(Bacon's Works, t. II, p. 246.)

Aux portes de la France, sur les bords du Rhin et du Mein, existe un petit État, le duché de Nassau, joli royaume de vingt-sept lieues de longueur sur une largeur de dix-neuf, dont la population totale s'élève à peine à trois cent cinquante mille âmes. Wiesbaden est la capitale de ce charmant pays, renommé par ses sites pittoresques, ses bains d'eaux minérales, ses abeilles, et le vin doré qui coule de ses collines.

Parmi les institutions plus ou moins libérales de cette grande seigneurie, il en est une que nous sommes heureux de signaler, car elle peut être utile ; on y verra poindre le premier sentiment de justice qui se soit fait jour dans les codes humains et divins en faveur des habitants des campagnes.

Cette institution, il faut le dire, est toute nouvelle, elle date de 1816. Les états de Nassau s'étaient réunis pour délibérer sur l'éducation domestique des